

Et depuis le même veilleur veille. Il ne dort jamais. Il veille. Il veille sur tout ce qui se passe. Sans cesse, il se méfie des corbeaux et des rapaces qui guettent.

Il ne suffit plus à ces charognards d'attendre que meure leur proie, maintenant monsieur, ils la tuent. Chacun d'eux, du rapace ou du corbeau, espère en faire accuser l'autre. Alors le veilleur veille.

Le veilleur veille.

Il est l'œil du peuple qui, longtemps a été dupe.

Le peuple est toujours dupe.

Il est dupe car il croit qu'il y a quelque part un enfant qui joue sur sa guitare le chant de l'espoir, qui gratte et grattouille sur l'or de ses cordes et fait vibrer les chœurs du bonheur.

Il est dupe car il croit qu'il y a quelque part des oiseaux qui migrent pour exporter leur vie et leur danse, qui vont là où le vent veut bien les porter, ivres de joie, vivants de passion.

Il est dupe car il croit qu'il y a quelque part une femme enceinte qui cherche un nom pour l'enfant qui vient, dans les yeux d'un amant parti un jour avec la gueuse maîtresse d'un soir.

Il est dupe car il croit qu'il y a quelque part un homme qui cherche à retrouver un peu de sa dignité et de sa gloire passées et ne trouve rien sinon l'oubli caché au fond d'un semblant honneur.

Il est dupe car il croit qu'il y a quelque part toi, moi, notre enfant et la lueur du jour dans les yeux qui s'ouvrent sur un monde qui reçoit les pleurs de ces amants enfin réunis.

Le peuple n'est pas dupe. Il le laisse croire. C'est tout.

Il sait que partout et nulle part on trouve de tout dans les réduits de nos « antiquitaires » : une âme repentie, un prince déchu, un vieil ami, un enfer vécu... mais aussi une confiance retrouvée, une liberté chérie, une dignité jamais perdue, un veilleur qui veille, un écrivain qui écrit, un postier qui poste et moi qui suis une vérité interdite... ainsi que quelques babioles dont une chanson sans mélodie, un poème sans parole...

Le peuple n'est pas dupe malgré cette procession qui passe dans les rues, les avenues au rythme de la mort qui frappe, de l'épée qui dérape et *trappe* ! *Trappe* !

Procession funèbre.

Un étrange spectre en tient la tête. Une allégorie sombre vêtue d'une longue cape noire qui se confond dans les ténèbres de la nuit. Il marche d'un pas lent et lourd, lourd de conséquences, une faux, une faucille entre les mains. Il avance avec raideur, un pas après l'autre, éclairé par la lune qui révèle, pendant rien qu'un instant, toute l'horreur que peut cacher un tel visage. Horreur universelle ! Une horreur sans nom qui, tout doucement, envahit les cœurs des vivants et des non-morts présents et absents qui suivent des yeux pleins de terreur le lugubre cortège, tout en restant cachés derrière des persiennes mal fermées, certainement indiscreètes.

Procession funèbre.

Silencieuses, deux femmes légèrement vêtues d'une gaze transparente, suivent l'allégorie sans nom. Elles ne marchent pas, elles flottent au-dessus du sol bitumé. Elles sont belles. Elles sont très belles. Certainement trop belles pour être des victimes innocentes. Elles avancent le sein nu, l'œil fermé, absent comme en une sorte de torpeur ou léthargie. Amazones sans âme. Prêtresses aux longues et

blondes chevelures qui ondoient dans les airs. Déesses sans nom qui côtoient le mal dans un péplum sans fin.

Procession funèbre.

Derrière la beauté funeste de ces sorcières au charme certain, s'avance un être fait d'immondices. Grand, gros, gras, gris et frais. Un militaire certainement. Un officier. Un haut-gradé reconnaissable à ses cheveux. Un véritable robot. Il avance mu par quelque pile invisible, d'un pas raide, sûr et long. Il porte des bottes de soldats. Elles étincellent, brillent, reflètent la lune et claquent tel un blasphème sur l'asphalte gris de la ville. Le voici qui brandit ses armes ensanglantées vers le ciel en un sombre défi et, au-dessus de lui, au-dessus de sa tête, planant dans les airs, voltigent ça et là deux corbeaux qui croassent pour donner plus de flux à la procession.

Procession funèbre.

Derrière ce tas d'immondices arrivent deux êtres étrangement sanglés et portant des barbes hirsutes. Deux diaboliques guignols aux yeux injectés de rougeurs sanguines. Ils agitent par-dessus leurs têtes, avec une plus que ridicule menace des sabres courbes aux larges extrémités. Ce sont là, deux véritables bouchers qu'encadrent quatre hyènes qui ricanent heureuses de se trouver là, en cette procession.

Procession funèbre.

Qui donc se cache derrière ces noires cagoules ?

Qui donc se cache derrière ses noires cagoules et avance plié comme un fauve prêt à bondir sur sa proie ?

Qui donc es-tu toi qui n'oses montrer ton visage ?

Es-tu un ninja sorti des profondeurs de l'Asie ?

Ou, n'es-tu qu'un sbire destiné aux plus basses besognes ?

Ce n'est pas un qui se cache derrière sa noire cagoule, mais plutôt cent. Plutôt mille. Les lâches se cachent toujours dans un groupe. Ils portent des gants assortis à leurs cagoules, noirs et indécents comme le sont leurs collants leur montant jusqu'au cou. Des armes étranges ornent leurs mains rouges malgré leurs sombres mitaines.

Procession funèbre.

Les gens de la haute sont là.

Des gens bien-comme-il-faut dans leurs costumes bien-comme-il-faut et leurs cravates bien-comme-il-faut. Des gens prêts à tous les compromis, pourvu que se gonflent leurs comptes anonymes déjà débordants de dollars algériens. Ils avancent toujours souriants comme pour séduire les foules lors d'une mascarade électorale. Ils avancent et offrent à ceux qui les croient des saluts hypocrites. Mais...

Qui donc les croit encore !

Plus personne, certes. Mais...

Eux, monsieur, ils sont au pouvoir et tiennent toutes les armées entre leurs serres.

Le peuple n'est pas dupe, mais que peut-il faire face aux tanks et chars qui grimacent dans les rues ?

Pour l'instant ? Rien !

Pour l'instant ? Rien !

Il fait croire qu'il est dupe et il attend. Il attend son heure. Il attend sa procession. En attendant, dans les rues, les avenues, il y a l'autre procession.

Procession funèbre.

Autour de ces acteurs lugubres et bien singuliers réunis en cette rare occasion évoluent, chose bien singulière, des rats par cent et par mille et qui sans cesse applaudissent pour un oui, pour un rien. Ils avancent à petits pas rapides en tenant entre leurs mains des flambeaux aux flammes vacillantes comme le sont leurs cœurs toujours prêts à

abandonner le perdant. Même ces créatures portent des gants et des cagoules. Chose étrange. Procession étrange.

Procession funèbre.

Un tambourin invisible donne le rythme à la procession, lentement au gré des passions. Protecteur, un nuage noir avance. Il contient toute la peste d'un monde affecté et malade. Il est prêt à éclater. A tout instant, il peut déverser la mort sur l'innocent qui se cache et se terre derrière son ombre.

Procession funèbre.

Où va-t-on ainsi ?

Vers où se dirige-t-on ?

Vers quel Dieu ? Vers quel lieu ?

Certainement vers le palais pour y tenir une assemblée toute ordinaire et y décider de la destinée des hommes de la terre, ces civiles qu'on assassine. Ce peuple qui se veut dupe, et qui ne l'est pas.

Il arrive souvent que je sorte de ma cache et aille voir la rue qui s'anime, mais j'ai tendance à avoir peur de tout, d'un ballon qui éclate, d'un crayon qui casse, d'un verre qui se brise. Tout bruit même le plus quotidien peut signifier une bombe qui explose, une arme qui crépite. Ceci pour la psychose et pour ma prose dans une ville ne sentant plus la rose mais bien autre chose.

Donc comme j'ai tendance à avoir peur de tout, et comme j'aime regarder la rue qui s'anime, je cherche à me retrouver le plus près possible d'un agent. J'essaie toujours de croire qu'il est là pour notre sécurité.

Mon agent est là, debout, regardant, tout près de moi la rue qui s'anime. Arrive un enfant couvert de bleus et de sangs. L'agent le regarde sans intérêt et puis l'ignore. L'enfant s'en approche et le tire par la manche de son costume impeccable et tout propre.

J'assiste sans le vouloir à cet étrange dialogue.

— Monsieur l'agent ! Monsieur l'agent !

— Oui ? Que se passe-t-il petit ? Que me veux-tu ? Ne vois-tu pas que je suis très occupé ?

— Je le vois bien... mais vous... ne voyez-vous pas que je pleure ?

— Bien sûr que je le vois... Et alors ? Tout le monde peut pleurer. C'est humain, non ?

— Peut-être que c'est humain... Mais, en ce pays, monsieur l'agent, il n'y a plus de larmes depuis la prise des armes...

— Tiens ! Mais c'est bien vrai ça !

— Vous voyez bien que ce n'est pas normal !

— Non, ce n'est pas normal... ce n'est pas normal... C'est bien étrange tout ça !

— Voyez toutes ces larmes bien chaudes qui coulent et s'écoulent le long des profonds sillons qu'elles laissent sur ma joue...

— En effet ! En effet ! C'est bien étrange tout ça ! Je dirai même très étrange ! Très, très étrange...

— En effet, c'est étrange...

— Mais... c'est bien vrai que tu pleures ! Est-ce là un miracle ? Est-ce là un signe du retour de la vie en ce pays ?

— Certainement que c'est un miracle...

— C'est bien vrai que tu pleures ?

— Comme vous pouvez le constater...

— Constater ? Constater...

— Serai-je le premier à retrouver les larmes ?

— Constater ? Constater ? Cela me fait penser à quelque chose... mais laquelle de chose ? Ha ! Ha ! C'est bien ça... constater... constat...

— Constat ?

— Peut-être bien que la loi interdit de pleurer. Il me faut voir ça...il va falloir que je m'en assure... Je pense

qu'il est interdit de pleurer... Il va falloir que je t'embarque mon petit.

— M'embarquer pour avoir pleuré ?

— Cependant... Cependant... j'hésite à le faire... Je n'ose pas embarquer un enfant. Je pense que tu es mineur ?

— Je crois qu'oui... Mais le sommes-nous de nos jours !

— Toujours est-il que tu es un enfant ? Je ne me trompe pas n'est-ce pas ?

— Certainement... Cela doit se voir...

— Oh ! Tu sais petit, de nos jours il faut se méfier de tout et de tous. Tu peux bien être un adulte déguisé en enfant.

— Peut-être bien...

— Enfin, pour une fois, comme je suis très occupé, je veux bien croire que tu es un enfant. Cependant un enfant qui pleure... C'est bien étrange... bien étrange...

— N'est-ce pas ?

— Mais... au fait... pourquoi pleures-tu ?

— On vient de violer ma sœur...

— Ah ! Ce n'est que ça ! Cela n'est rien ! C'est notre quotidien.

— On vient de violenter ma mère...

— Cela n'est rien ! C'est notre quotidien.

— On vient d'égorger mon père, ma mère et ma sœur...

— Cela n'est rien ! C'est notre quotidien.

— On a fait disparaître mon frère et brûler mon chez-moi...

— Cela n'est rien ! C'est notre quotidien.

— Je sais que cela n'est rien, mais j'en pleure quand même. Je sais que cela est notre quotidien mais j'en pleure quand même.

— Ah ! Si on t'avait volé ton pain... je ne dirais pas... et encore !

— Mon pain ? Mais ceux qui gouvernent me l'ont déjà pris en faisant leur partage quotidien.

— Ah ! Et ton cartable ? Quelqu'un t'aurait volé ton cartable ?

— Oui ! Toujours les mêmes voleurs... ceux qui gouvernent. Ils ont pris mon cartable en fermant les écoles.

— Ah ! Si c'est le gouvernement, c'est tout à fait autre chose. On ne peut rien contre lui. Il est le maître. Notre maître.

— Je le sais bien qu'il est ton maître, mais cela me fait comme un petit pincement au cœur quand même.

— C'est humain !

— Hier j'avais tout... Aujourd'hui plus rien...

— Bof ! Ça peut arriver même aux plus malins ?

— Ah ! ?

— Oui... oui... il te reste quelque chose... Et comment qu'il te reste quelque chose ! Et de très précieux même...

— J'aimerais bien savoir quoi !

— Mais ton pays... Ton cher et beau pays que tu aimes.

— Mon pays ! Mais quel pays ? Il m'a été volé depuis des temps très anciens.

— Ah ! Si c'est très ancien on ne te le rendra pas. Y a même pas à espérer.

— Hélas ! Je ne le sais que trop.

— Hélas ! Hélas !

— Peut-être bien qu'il me reste quelque chose. En effet, tu as bien raison. Il me reste encore quelque chose.

— Tu vois que j'ai raison ! Il suffit de bien chercher. Et c'est quoi cette chose qui te reste ? Sans indiscretion de ma part, cela va de soi...

— Bien sûr ! Cela va de soi.

— Evidement ! Et c'est quoi cette chose ?

— Le rêve, monsieur l'agent, le rêve. Il me reste le rêve et ça... personne ne viendra me l'enlever. Cela me donne tous les espoirs.

— Comme quoi ?

— Reconquérir mon pays.

— Tu me fais rire mon petit... Allez ! Va rêver plus loin.

Plus loin, deux hommes, si l'on peut appeler "*hommes*" ces deux êtres que la lie et la fange renieraient, deux êtres donc ou deux choses s'affairaient pour finir leur besogne commencée depuis la nuit. Ils sont fournisseurs de cadavres comme bien d'autres qui sillonnent les rues, les avenues, la nuit tombée et tuent les innocents pour les exposer au matin à la vue du passant et ainsi instaurer la peur et la terreur commanditées par ceux-d'en-haut.

— Dépêche-toi ! Dit l'un d'eux en s'essayant les mains sur sa salopette rouge.

— Ça vient ! Ça vient ! J'ai bientôt fini, c'est le dernier à aligner.

— Parce Qu'il va nous falloir partir, le jour ne va pas tarder à se pointer et les gens à sortir de leurs trous malgré leur peur.

— Je crois qu'ils sortent déjà.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Il fait encore nuit.

— Regarde derrière toi et dis-moi ce que tu vois.

— Ah ! C'est étonnant ça. Voyons un peu qui sont ces téméraires.

En effet deux ombres s'approchent. Les deux salopettes rouges vont à leur rencontre.

— Hé là ! Que faites-vous dehors ? Et le couvre-feu c'est pour les chiens ?

— Insensés ! Leur répond une des ombres qui s'avère être une femme très âgée, bien sereine en sa beauté. Grande et mince avec un tatouage sur le front qui lui donne un air de fierté jalouse, de majesté farouche. C'est une reine par son port d'une noblesse heureuse. De tout son être se dégage une tendresse infinie. Elle est belle et assume son âge qui ne doit pas être loin de la centaine. Elle avance tel un félin.

— Insensés ! Redit-elle de sa voix mélodieuse alors qu'un sourire de douceur lui éclaire les rides du visage qu'encadre une chevelure flamboyante, légèrement grisonnante que protège en partie un long turban aux couleurs multiples. Le bleu de ses yeux se fait encore plus sombre pour exprimer son mécontentement.

— Insensés !

Cependant aucun mépris ne vient altérer sa voix.

Les deux salopettes restent figées. Elles ne bougent plus. Elles semblent même avoir perdu leur arrogante assurance devant cette femme surgie de nulle part, du passé peut-être, pour redonner vie à leur conscience morte depuis peu.

La femme âgée se tourne avec grâce vers l'ombre qui la suit cachée par son ample vêtement et lui fait signe d'approcher.

— Avance mon enfant et viens contempler la lie de l'humanité. Observe ce qu'est un fournisseur. Chaque jour il tue femmes, enfants, vieillards, peu lui importe qu'ils soient sa sœur, sa mère, son père ou son propre enfant. Il tue pour servir ses maîtres. Oh, non ! Il tue par peur et non pour le gain. Il tue par peur du maître qui se vautre dans la luxure en violant le peuple qui n'aspire pourtant qu'à sa propre tranquillité.

L'ombre se rapproche. C'est une fille jeune et belle aux blondes et longues tresses et aux yeux verts. Dans sa main un petit seau vide.

— Me voici mère... Dois-je mépriser ou aimer ses êtres ?

— Oublie-les ! Ils n'existent pas. Oublie-les. Chasse-les de ta mémoire.

— Oui, mère. Comme il te plaira.

— Maintenant, il te faut partir. Ton chemin est encore long. Va ! Je t'attendrai ici même. Une fois arrivée aux plus hautes et plus belles montagnes tu rempliras ton seau de neiges éternelles que tu viendras déverser sur ce pays

pour qu'il reprenne vie et retrouve sa dignité. Tu le feras sortir de cette fange où l'ont poussé des mains traîtresses et indignes.

— Mais mère, un seul seau suffira-t-il pour laver de ces impuretés un si vaste pays ?

— Un seul suffira. Aie confiance.

— Et la neige ? Résistera-t-elle à cette chaleur ? Ne fondra-t-elle pas pour ne devenir qu'une vulgaire eau ?

— C'est une neige éternelle. Jamais elle ne fond.

— Bien mère, j'en remplirai un seau tout plein.

Et la jeune fille replonge dans la pénombre pour disparaître.

On entend hennir un cheval. Un galop se rapproche. Les deux fournisseurs ne bougent toujours pas, dominés qu'ils sont par cette femme sans âge. C'est un cavalier à l'étrange allure chevauchant une monture noire aux bleus reflets. Il demande, après avoir salué d'une voix profonde :

— Qui donc parmi vous saura me dire où se couche le soleil ?

— Dans le temps, il suffisait d'en suivre la course, répond la femme, aujourd'hui de sombres nuages nous le cachent. Laisse-toi guider par ta monture qui saura te conduire.

— Sage est ta parole noble dame. Qui donc es-tu pour m'être si agréable et si chère ? Je n'ai, sur mon chemin, rencontré que vol et viol, que trime et crime, que misère et famine, que ruine et infortune. Je n'ai rencontré que des êtres vils et sans scrupule, fous et insensés qui, envieux, s'entre-tuent.

— Je ne suis qu'une vieille femme sans intérêt. Une vieille femme que la mort a oubliée. Une vieille femme bercée par le temps. Une simple femme amoureuse de son pays. Mais toi ? Qui donc es-tu ? Pourquoi cherches-tu où se couche le soleil ?